

Remontez aux origines de l'affaire criminelle
la plus effroyable de toute l'histoire du Massachusetts.



JOHN ETHAN PY

CHESSTOMB



JOHN ETHAN PY

CHESSTOMB

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2014.
Illustration de couverture : Alexandre Dainche
ISBN : 978-2-918541-14-1

Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

Étant l'organisateur de ce texte, et celui-ci ayant un lien avec ces personnes, mon travail est essentiellement dédié à Howard Phillips Lovecraft, un ami dans le temps, et à René Descartes, un autre ami, bien mal connu ici aux États-Unis mais que ce livre fera peut-être mieux connaître.

Il est ensuite dédié à Christopher Priest, Dan Simmons, Daniel H. Gower, Richard Matheson, et Abraham Stoker.

Enfin, ce livre est dédié à ces perles irrégulières qu'en portugais on nomme communément « barroco ».

« S'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. »

René Descartes, *Discours de la méthode*

« Tous les événements de ce livre qui ne sont pas le fruit de ma propre observation ont été tirés de documents officiels ou bien résultent d'entretiens avec les personnes directement concernées – entretiens qui, pour la plupart, s'étendirent sur une période considérable. Ces "collaborateurs" étant identifiés dans le texte, il serait superflu de les nommer ici : néanmoins je désire exprimer ma gratitude en bonne et due forme, car, sans leur patiente coopération, ma tâche eût été impossible. »

Truman Capote, *De sang-froid*

« Lorsque vous aurez lu ces quelques pages hâtivement griffonnées, vous ne vous étonnerez pas – encore que vous ne puissiez jamais le comprendre parfaitement – que je me trouve devant cette unique alternative : l'oubli ou la mort. »

H. P. Lovecraft, *Dagon*

PRÉFACE

EN FORME D'AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

On s'en étonnera, mais je ne suis pas l'auteur de ce livre. En effet, le texte que vous allez lire, à l'origine intitulé *De coton et de sarrasin* par son véritable auteur, est avant tout le fait d'un seul homme : un journaliste, Shelby Williams.

C'est le travail d'une vie. Une vie de recherches et d'enquêtes minutieuses, rassemblant une somme de documents allant de la lettre intime au journal en passant par des articles de presse et couvrant des faits historiques s'étendant sur plusieurs décennies.

Ce travail d'enquête mené par Shelby Williams est devenu légendaire à plus d'un titre.

Tout d'abord, légendaire dans le monde journalistique de la Nouvelle-Angleterre et peut-être même américain. Car ce monde se divise en deux : ceux qui ont eu la possibilité de voir et de consulter réellement les documents et archives accumulées par S. Williams, et les autres.

Légendaire enfin car il plane une sorte d'aura noire sur *De coton et de sarrasin*. L'investigation de S. Williams, présentée sous forme de chronique, devait être à l'origine éditée par le *Massachusetts Chronicle*, qui en a annulé la publication des suites du décès du journaliste.

Ce furent ensuite les éditions Black Tower de New York qui récupérèrent le projet et décidèrent de le traduire en langue étrangère. Hélas, la maison d'édition a périclité, et le projet été avorté. Le tri de ces archives n'avait pas été finalisé, et aucune traduction n'avait commencé.

De coton et de sarrasin est donc resté un moment perdu dans les cartons des éditions jusqu'à ce que le professeur H, ami de Shelby Williams, en redemande la restitution. Il s'est ensuivi une longue période pendant laquelle ce texte est resté ce monticule d'archives disparates prenant la poussière dans le bureau du professeur H, jusqu'à ce que celui-ci décide de confier la tâche de traduction des documents à l'une de ses étudiantes, Bianca Reginaldi.

Si le titre d'origine du texte de S. Williams a été conservé, dans la mesure où tous ces documents convergent vers une seule et même ville, Chestomb, Massachusetts, j'ai décidé que, pour sa publication, ce livre devait tout simplement porter son nom.

John Ethan Py, août 2013

Lorsque John Ethan est venu me voir avec ce projet de journal plus ou moins mystérieux sorti d'un peu nulle part, j'ai tout d'abord été réticent à l'idée d'en réaliser la publication. Les éditions HSN sont une jeune maison, qui ne publie pour l'heure que des romans, de la fiction, dans le domaine de l'imaginaire. C'est en insistant sur le fait que cela parlait de Lovecraft que John Ethan est parvenu à me convaincre de lire le texte. J'ai rapidement été intrigué, puis emballé par la lecture. J'ai ensuite rencontré Bianca, la traductrice, et me suis dit qu'il était au final impossible de passer à côté d'une telle occasion, avec un document exceptionnel. C'est ainsi que les éditions HSN publient ce titre, une sorte d'exception, d'aparté au sein des publications classiques que nous proposons. Ce texte propose la version d'origine de *De coton et de sarrasin*, mais aussi, mise en forme par le talent de John Ethan, une somme de documents variés complétant l'œuvre de Mr Williams, pour en livrer ce que nous estimons en être la version définitive.

Dimitri Pawlowski

Responsable éditorial des Éditions de l'Homme Sans Nom

SHELBY WILLIAMS

DE COTON
ET DE SARRASIN

*Chronique sur les événements authentiques d'une petite ville du
Massachusetts et sur ses interprétations*

Traduit de l'américain par Bianca Reginaldi

*Organisation des documents et novellisation partielle
par John Ethan Py*

Ce livre est dédié à mon épouse Catherine Williams

In girum imus nocte et consumimur igni
Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes
consumés par le feu

TOME I

PREMIÈRE PARTIE

La tragédie de Chesstomb, Massachusetts

Chronique de Shelby Williams

— Papa me manque, couina Paul en agitant le petit miroir qu'il tenait dans la main.

La photo de son père, posée sur le manteau de la cheminée, s'y reflétait à l'envers.

Trente-six minutes.

Il ne restait plus à Paul Sheldon que trente-six minutes à vivre. Paul était le dernier-né de la famille Sheldon. Il aurait eu trois ans la semaine suivante, s'il avait vécu. Paul serait le premier à mourir. Il aurait les jambes fauchées. Sûrement pour l'empêcher de courir.

— Moi aussi, mon chéri, dit sa mère Deborah, papa me manque.

Et elle posa un baiser sur son front.

Deborah Sheldon serait la dernière à mourir, après avoir vu ses quatre enfants massacrés sous ses propres yeux.

— Rends-moi mon miroir ! gémit Cathy, qui coiffait tant bien que mal une poupée hideuse.

Cathy avait sept ans. Blonde comme son frère, elle portait encore sa chemise de nuit.

— Non, je ne veux pas !

Paul avala la bouchée de céréales que Swann, la cadette, lui enfournait dans la bouche.

— Paul, je suis sûr que Cathy voudra bien te prêter son miroir, mais pour cela il faudrait qu'elle l'ait dans les mains, commenta alors Fanny.

Sa voix suave calma tout le monde.

Paul jeta un regard à sa plus grande sœur. Ses cheveux blonds semblaient rayonner dans la pièce d'une lueur douce. Swann passa la main sur le visage de son frère en un geste tendre. Paul soupira de soulagement.

— C'est vrai, Cathy, tu me le prêteras ? demanda-t-il.

La petite hocha la tête en signe d'accord, et Paul lui tendit le miroir.

Fanny sourit avec bienveillance et se replongea dans la lecture du livre de mathématiques posé à côté de son bol de thé. Deborah passa à côté d'elle et jeta un coup d'œil à la couverture du livre.

— Mais quand tes professeurs te feront-ils travailler sur quelque chose de ton niveau... Tu n'es même pas encore à l'université, lança-t-elle en plaisantant.

Fanny leva la tête et, en souriant, haussa les sourcils, comme si tout cela était naturel chez elle. Le salon arborait fièrement une distinction spéciale du M.I.T. et d'autres récompenses scolaires.

— Quand je pense que tu as à peine dix-sept ans..., commenta sa mère dans un sourire.

Il restait désormais à la famille Sheldon trente-quatre minutes à vivre.

Terry avait été enterré la semaine dernière, suite à un accident tragique. Deborah jeta un regard mélancolique sur la photo de son époux, juché sur Princess, une jument baie du Ranch Grady, où ils passaient tous leurs étés. Terry, en chemise de bûcheron et – inévitablement – une casquette vissée sur le crâne, la regardait, les yeux pétillants. Une barbe noire fournie mangeait son visage enjoué.

Terry était *le* bûcheron de Chesstomb, au même titre qu'il y avait *le* maire. Sa tenue caractéristique, jean élimé, chemise à carreaux vert et noir, ou vert et rouge, selon les lessives, casquette au symbole des Redsocks, était devenue un emblème de la ville. Et tous les habitants de Chesstomb le disaient :

« Terry c'était plus qu'un bûcheron, voyez. Terry Sheldon, c'était celui qui connaissait le bois, les arbres, les animaux aussi,

les chevaux surtout. C'était un excellent cavalier. On aurait dit qu'il parlait la langue de la nature. Les arbres, il les nommait ses "Compagnons", c'est vous dire. D'ailleurs il passait plus de temps dans le bois surplombant la ville, en compagnie des arbres, qu'avec les humains. »

Terry avait été enterré comme il avait vécu. Avec la même tenue, casquette au front pour l'éternité.

— Il se présentera au Ciel avec elle, sûr, madame Sheldon, avaient-ils respectueusement tous dit.

Lors de l'inhumation, son outil fétiche, la tronçonneuse – relique aux yeux de tous – avait été déposée sur le cercueil enveloppée d'un linge blanc. C'est ainsi que la ville de Chesstomb avait pleuré son bûcheron, par une matinée grise et brumeuse de septembre.

À côté de la photo trônaient les multiples hommages de la ville : des lettres, des ex-voto, et une petite plaque de marbre ornée d'une hache et gravée d'or, où l'on pouvait lire : « À Terry, dont la mort tragique n'a pourtant pas été sans une poésie rugueuse digne des légendes. »

On avait retrouvé le cadavre de Terrence Sheldon gisant dans le bois qui surplombait Chesstomb. Allongé dans les épinettes de sapin et les feuilles d'automne, à demi nu, le pantalon baissé jusqu'aux chevilles, il étreignait la masse trapue du sapin qui l'avait étouffé. Cette grande tour hirsute de presque quinze mètres de haut s'était abattue sur lui, on ne savait comment, et l'avait écrasé. Son corps meurtri et griffé avait pris une teinte bleuâtre qui se confondait avec celle du sapin, si bien que ceux qui le trouvèrent – l'équipe de bûcherons qu'encadrait Terry – crurent un instant à une statue végétale surgie de l'arbre lui-même.

Qu'était-il vraiment arrivé ? Lorsqu'on avait informé Deborah de l'accident, il avait fallu lui donner les détails précis à sa demande. Elle était restée impassible, les yeux perdus dans le vide, cherchant à analyser précisément les circonstances de cette mort.

Alors, comme c'est parfois le cas dans ces petites villes de province, lorsque la tragique réalité est trop difficile à supporter, l'inexplicable devient le seul moyen d'y survivre. La mort étrange de Terry Sheldon s'était muée en une sorte de légende. Dernier détail digne d'un mythe : ce n'était pas un rictus de douleur qu'on avait retrouvé sur le visage de Terrence Sheldon, mais un sourire béat.

Deborah Sheldon essuya une larme qui perlait à son œil. Oui, Terry leur manquait à tous, et jamais plus il ne serait là avec eux pour partager leur vie.

— Allons les enfants, on se dépêche, vous allez bientôt partir à l'école.

L'horloge indiquait 7 h 19.

La lumière matinale de ce début d'automne pénétrait par les grandes fenêtres de la maison dans le salon.

L'horloge passa à 7 h 20.

Trente minutes. C'est le temps qui restait maintenant à Deborah Sheldon, ses trois filles et son fils à vivre. Aucun d'entre eux ne pouvait imaginer que leur assassinat deviendrait ce qui serait intitulé plus tard « le meurtre le plus sanglant et brutal de toute l'histoire du Massachusetts ».

Compte-rendu de Shelby Williams¹

La tâche qui m'incombe de retracer le massacre de la famille Sheldon n'est pas aisée. Aussi m'efforcerai-je de m'effacer au profit du récit et de son exactitude. Je retranscrirai tout document et témoignage nécessaire aux faits réels et susceptible d'éclairer les événements, tant atroces qu'étranges, qui se produisirent à Chesstomb.

Si chacun donne ici son avis, c'est principalement de quelques-unes des personnalités importantes de Chesstomb que j'ai obtenu les informations essentielles : Mr Joey Milton, qui tenait autrefois le moulin à blé, le shérif Samuel Mac Milan, et son adjoint James Hendricks.

Lettre de Shelby Williams à son épouse Catherine Williams

Ma Catherine, mon Amour,

Mon enquête à Chesstomb a enfin débuté en ce froid après-midi de novembre, deux mois jour pour jour après la tragédie.

La ville est assez belle, et je vais certainement faire débiter

¹ Ici, « compte-rendu » pour se référer au travail d'enquête de Mr Williams. Note de l'organisateur du récit, John Ethan Py (NdO).

ma chronique par son portrait. J'ai déjà rendez-vous avec un habitant local, Joey Milton (exactement le nom du poète que tu aimes tant, avec son Paradis perdu !), et il ne me reste plus que quelques détails à régler sur le style que je vais adopter.

J'ai déjà ma phrase d'introduction : « La tâche qui m'incombe de retracer le massacre de la famille Sheldon n'est pas aisée. » Je n'ai rien trouvé de mieux, et j'entends encore mes collègues du bureau du Massachusetts Chronicle me lancer à la figure : « Alors Capote, ça avance ton Sang-Froid ? »

Ce surnom de « Truman Capote du Massachusetts » me contrarie, même si la comparaison pourrait être flatteuse ; mais, venant de mes stupides collègues, elle ne l'est pas ! Je t'envoierai une copie de mes premières pages.

Je suis installé à l'hôtel du Gratte-Papier (dont je parlerai dans ma chronique). À peine y ai-je mis les pieds que l'hôtesse, Miss Holingsworth, m'a regardé d'un œil mauvais. Lui aurais-je autrefois joué – dans une autre vie assurément ! – le pire des tours qu'elle n'aurait pas été moins accueillante. Hélas, je crois que c'est là son humeur habituelle.

Écris-moi dès que tu le peux. Je te donne l'adresse de l'hôtel en espérant que ma logeuse me transmettra bien le courrier. Oui, écris-moi, ma Cath adorée, écris-moi de ces lettres où tu me dis « sois ma carapace² ». J'adore quand tu me dis ça. Je le serai assurément, Amour.

Ton Shel³

P.-S. Je t'embrasse partout, et sois certaine que je n'épargne aucune partie de ton corps magnifique. À bientôt, Amour, je te retrouve dans mes rêves.

Chronique de Shelby Williams

Deborah Sheldon monta dans sa chambre tandis que la petite troupe des enfants se préparait : Paul piaillait après Cathy,

2 « Be My Shell ». Nous avons parfois laissé la forme anglaise, qui est plus cohérente avec l'atmosphère intime. (NdT)

3 « Your Shel ». L'auteur crée un jeu de mots entre son propre prénom abrégé « Shel », et le mot « shell » évoquant l'enveloppe, l'écorce, la carapace, la coquille. (NdT)

comme tous les matins. Swann et Fanny chantaient à deux voix un titre des Cranberries :

*I know I've felt like this before
But now I'm feeling it even more
Because it came from you⁴*

L'ambiance habituelle d'une famille américaine un matin de semaine.

Deborah passa devant la psyché qui reflétait les rayons du soleil matinal. La lumière rasante illuminait l'immense jardin orné d'un cèdre et inondait la pièce. C'était la chambre qu'ils avaient aménagée avec le plus de goût, Terry et elle. Elle symbolisait cette période de leur vie où ils avaient enfin eu les moyens de dépenser sans compter.

Le sol était recouvert d'une épaisse moquette blanc écru qui étouffait le bruit des pas, un véritable bonheur en hiver. Chacun y avait sa penderie, Terry près de la fenêtre en chien assis, elle de l'autre côté. Le lit, blanc lui aussi, était à baldaquin et décoré d'un pourtour en bois sculpté aux formes rondes et sensuelles. Deborah avait insisté pour prendre des draps en satin : un rêve de petite fille.

Deborah inspecta sa silhouette dans la psyché. Son corps de femme mature était encore sensuel : une poitrine ronde et lourde qui tendait la chemise de nuit, un ventre arborant une rondeur gracieuse héritée de ses quatre grossesses, de longues jambes sveltes et musclées. De petites rides et des pattes d'oie s'étaient formées au coin de ses yeux, mais cela ne lui en donnait que plus de charme. C'était ce que disait Terry.

— Tu es très belle, mon cœur... Et tu sais quoi ? murmurait-il en s'approchant d'elle, alors qu'il la dévisageait dans la psyché et saisissait ses seins lourds. Tu me fais bander...

Ils faisaient l'amour dans une étreinte sauvage. Deborah aimait la puissance de son homme. Il se révélait en lui une animalité qui l'excitait. Terry la possédait en soufflant, lui malaxant le dos, la griffant parfois, et son corps musculeux évoquait en elle des images troublantes qui la faisaient rougir.

4 Il s'agit de la chanson *Dreams*. (NdT)

Deborah frissonna, et consulta le réveil électronique posé sur la commode.

7 : 41

Une grande photo de Terry – *mon homme*, songea-t-elle – trônait sous cadre sur la table de chevet couleur de lait et recouverte d'un napperon orné, spécialement travaillé par sa mère, Elizabeth Sheldon.

Deborah fit le tour de la chambre qu'elle habitait seule, maintenant.

Paul galopa dans le couloir, passa devant la chambre en ululant, puis dévala les escaliers où ses pas furent étouffés par la moquette. Cathy hurlait après lui pour qu'il lui rende sa poupée.

— J'espère que vous êtes habillés, les enfants ? lança Deborah, assise sur le tabouret, coiffant ses longs cheveux noirs.

— Oui, maman ! piaillèrent-ils à l'unisson, leur voix un peu étouffée, provenant à présent du salon.

— On a même mis du parfum pour l'école, ajouta Paul.

Entendant cela, un sourire aux lèvres, elle reprit ses ablutions.

Le vent rabattait des poussières de coton qui virevoltaient dans la lumière pâle et cuivrée. Deborah se laissa aller à la poésie de cette scène de l'été indien, si fréquente ici à Chesstomb, et si belle.

Tandis qu'elle brossait ses cheveux et observait cette sœur jumelle dans le miroir lisser sa crinière noire, Deborah cessa soudain tout mouvement. Restant quelques secondes la brosse prise dans les cheveux, elle inclina la tête pour écouter attentivement. Était-ce d'avoir cru entendre le bruit de la porte d'entrée de la maison s'ouvrir ou le fait que les enfants – en général si bruyants le matin – se soient tus d'un coup qui lui fit tendre l'oreille ?

Ce silence soudain et persistant provenant d'en bas lui fit froncer les sourcils.

— Les enfants ? Paul, Swann, vous faites quoi ? Vous êtes sortis ?

Pas de réponse. Elle perçut alors en bas un bruit étrange et feutré, pareil au pas lourd de quelqu'un traînant les pieds.

— Les enfants ? Vous avez ouvert la porte ? Quelqu'un est entré ? (Puis, n'obtenant toujours pas réponse, elle haussa le ton :) Les enfants ?

Soudain, Deborah frissonna. L'atmosphère de la maison avait changé, comme lorsque l'air précédant un orage se charge d'électricité. Mais ça ne venait pas du dehors. Ça venait de la maison. C'était *dans* la maison.

— Les enfants ? Quelqu'un est entré dans la maison ? cria-t-elle, une nuance d'angoisse dans la voix.

Se tournant vers le miroir, Deborah sursauta. Son visage – traits crispés, sourcils froncés et peau blême – était figé en un sentiment purement animal : la peur. Swann et Fanny papotaient entre elles lorsqu'elles passèrent devant la chambre, et Deborah, trop tendue, ne put prévenir ses filles. Elles descendirent à leur tour. Leur conversation se poursuivit quelques secondes, puis s'arrêta net.

— Les filles ? s'écria Deborah, tétanisée.

Sa voix se brisa sur la dernière intonation.

Toujours aucune réponse. Puis, après un long silence, elle entendit Paul crier de sa petite voix aiguë :

— Papa est là !

Deborah fut soudain secouée par un violent frisson glacé, et tous les poils de son corps se hérissèrent. Les muscles tendus et tremblants, elle se leva d'un bond.

— C'est impossible, Paul ! hurla-t-elle, la voix blanche.

Puis elle entendit les sons étouffés de pleurs. Son visage se décomposa. Oui, les enfants pleuraient, indiscutablement. Ils murmuraient quelque chose à quelqu'un, comme s'ils suppliaient cette personne de quelque chose. Deborah ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais le mot « papa » revenait comme une litanie, et pour la première fois ce mot n'avait rien de plaisant mais sonnait de manière absolument malsaine.

— Maman, Papa est ici ! hurla cette fois Cathy.

La voix de l'enfant, entrecoupée de sanglots, s'étrangla et se brisa. Le ton de sa fille la terrifia tant que Deborah fut parcourue d'un nouveau frisson et n'osa bouger. D'en bas lui parvenaient les sanglots redoublés de ses enfants.

— Maman...

La voix de Fanny, cette fois, implorante, désespérée, en proie à une hystérie naissante.

Deborah sortit de la chambre en trombe, dévala les escaliers, faillit se rompre le cou en perdant une pantoufle, se rattrapa d'une main à la rampe, puis, sa chemise de nuit à demi ouverte battant contre ses jambes, elle débarqua avec l'élan d'une furie dans le salon.

Elle se figea. Ses quatre enfants se tenaient raides et tétanisés l'un à côté de l'autre. Paul reniflait en sanglotant. Les filles avaient les épaules secouées de spasmes nerveux, et elles se tournèrent lentement vers leur mère. Deborah sursauta et plaqua sa main devant sa bouche.

— Oh ! mon Dieu ! fut la seule chose qu'elle put s'exclamer.

Les filles avaient le visage d'une blancheur extrême, inondé de larmes et ravagé par la peur.

— Papa est là..., bredouilla Fanny dont les traits, habituellement si beaux, étaient méconnaissables.

Les enfants s'écartèrent de quelques pas, et Deborah aperçut alors la chose massive et noire qui se tenait dans l'entrée. La silhouette haute et trapue se découpait en contours incertains dans la lumière crue du matin qui entraît à flots par la porte grande ouverte.

La silhouette nimbée d'or fit un pas en avant, et son aspect se précisa.

Deborah reconnut la casquette. Ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'ouvrit en un cri muet. En quelques secondes son visage sembla se froisser comme du papier, à mesure que de violentes expressions le déformaient : incrédulité, enthousiasme, joie extatique, folie, démence. Puis ses cheveux blanchirent d'un coup, lorsque ses traits se figèrent en une terreur absolue.

Compte-rendu de Shelby Williams

Pour comprendre les conditions et les ramifications de ce fait divers qu'est le massacre de la famille Sheldon, il faut broser un portrait de Chesstomb elle-même. Il semblerait qu'un destin étrange se joue ici dans la pierre granitique des demeures, dans sa fondation architecturale, dans les personnages qui l'ont autrefois habitée, et même jusque dans le nom de la ville.

La ville de Chesstomb est située dans une cuvette isolée du reste du Massachusetts, mais cet isolement n'est cependant que visuel. Encadrée au sud par d'immenses champs de sarrasin, la ville est dominée par une colline boisée appelée « la Sapinière ». Chesstomb n'est qu'à quelques kilomètres des grandes villes, et à seulement une heure de Boston. Sa route principale, Providence Road, mène à la capitale de l'État voisin, le Rhode Island, à une dizaine de kilomètres.

La ville est sans cesse balayée par un vent froid, qui, s'il crée parfois un climat presque hors du temps, n'en est pas moins une tourmente permanente. Doux zéphyr en été, couchant le blé noir et balayant les nuages, il tourbillonne en sirocco l'hiver, asséchant plantes, fleurs et cœurs.

Chesstomb ressemble à ces villes traditionnelles de la Nouvelle-Angleterre avec ses habitations partagées entre les architectures gothique et victorienne et qui donnent l'impression de ne pas avoir pris une ride depuis les années trente. Au détour des rues on s'attendrait à voir surgir un fiacre ou des demoiselles vêtues à la mode du début du siècle dernier, en crinoline et jupes bouffantes. Aux dires des anciens, du temps de la crise de 1929, Chesstomb donnait déjà l'impression d'être emprisonnée dans une époque passée.

Avec les années, on avait gagné sur les champs de sarrasin pour bâtir des habitations plus modernes. Là où logeaient les Sheldon, ce sont de longues maisons de bois peintes en blanc avec souvent un seul étage, coquettes et dans ce style colonial que l'on trouve dans le Mississippi. Une loggia couvrant toute la devanture, un banc, parfois même une balançoire et des fleurs que le vent fait faner.

De l'autre côté de la ville dominant le granite et les maisons cossues couleur anthracite des notables. En 1920, il y eut une mode dans la bourgeoisie de Providence, et plus particulièrement chez les médecins et chirurgiens de la faculté de médecine qui vinrent élire domicile à Chesstomb. Ainsi les habitants savent-ils parfaitement situer la demeure des Halsey – reconnaissable à sa bâtisse en grès et connue pour être une réplique miniature de la Maison-Blanche – tout en connaissant le prestige dont jouissait autrefois ce docteur. Il en est de même pour quelques autres monuments que certains touristes visitent de loin en curieux, comme le manoir

du professeur Graves. À l'extrémité de la ville, isolé par un bois de bouleaux et un champ de sarrasin et pas si loin du cimetière, le « Manoir Graves » s'érige en monolithe noir, une tour, presque.

Chesstomb compte son lot de belles rues bordées de boutiques et de magasins au style victorien (dont l'insolite *Le Nez des cartes*⁵), et tout paraît ici à l'image de ces vieilles photographies couleur argent passé. Et, s'il existe encore une bâtisse qui caractérise Chesstomb, c'est la demeure nommée « Myseri », ou encore surnommée « la Dame Noire ».

« Un jeu de lettres perdues. » C'est en ces termes que Joey Milton, personnage populaire de Chesstomb – qui en est pour ainsi dire l'historien – évoque cette demeure.

— La maison a autrefois appartenu à une demoiselle nommée Amy Serisy. Elle l'avait achetée pour y demeurer et y fonder une pension pour femmes médecins. La première école de médecine pour femmes venait d'être créée à Boston, expliqua-t-il avec son accent rocailleux, et avait ouvert en 1848. Miss Serisy, qui était venue de France, était une amie personnelle, dit-on, de Mary Baker Eddy⁶, la fondatrice du mouvement « la Science chrétienne », et surnommée ici « la Dame Noire » en raison de sa tenue évoquant celle d'une veuve. On a même dit que certaines séances du mouvement se sont déroulées dans cette demeure. À l'entrée, la demoiselle avait fait forger un portail indiquant : « Pension Amy Serisy ». Les propriétaires suivants ont fait ôter le mot « Pension » mais ont gardé le nom, en mémoire de la prestigieuse femme. Avec le temps le « A » est tombé, puis le « S », et enfin le « Y », ce qui a donné « My Seri ». La demeure se nomme toujours ainsi, et le tout est prononcé « misery ».

5 En français dans le texte, le nom du magasin l'étant lui-même. (NdT)

6 Mary Baker Eddy est née en 1821 à Bow dans le New Hampshire. Elle est décédée en 1910 à Chestnut Hill dans le Massachusetts. En 1875, elle publia *Science et santé avec la clef des Écritures*, ouvrage fondant la doctrine de la Science chrétienne. Elle a acquis une grande réputation à Boston pour ses œuvres et mouvements. On lui doit en 1898 la création d'une société d'édition qui publie encore de nos jours plusieurs magazines. En 1908, elle créa un journal d'information international, le *Christian Science Monitor*, qui relata vraisemblablement parmi d'autres journaux la fameuse querelle entre les docteurs Halsey, Graves et West. Note de Joey Milton (NdJM)

» La ville de Chesstomb, son identité, poursuit Joey Milton, est en partie marquée par la médecine, mais pas seulement en raison des dames Serisy et Baker Eddy ou par la présence de nombreux médecins de Providence. La raison véritable, c'est que Chesstomb a été un temps le théâtre d'une querelle et d'une rivalité médicale entre les docteurs Allan Halsey, Carl Graves, et le jeune docteur Herbert West. Via la faculté de médecine de Providence, cela a eu des répercussions jusqu'à Boston et un peu partout dans les milieux scientifiques du Massachusetts dans les années vingt.

» Certains journaux de l'État en ont parlé⁷. On dit même que certains écrivains de l'époque s'y sont intéressés et l'ont plus ou moins évoqué dans leurs écrits.

Joey Milton ne tarissait pas de faits ni d'anecdotes dans lesquelles se mêlaient l'origine même des États-Unis et du Massachusetts. Assis devant sa maison d'aspect colonial dans son rocking-chair, une bière à la main, il reprit :

— Deux fois par an à Chesstomb, au printemps et à la fin de l'automne, au moment où la saison laisse le pas à la suivante, se produit un phénomène particulier, et ce pendant une durée de trois semaines. Si le vent souffle de la colline, la ville est envahie par une véritable nuée de fibres de coton qui flottent dans l'air, pareilles à de petits insectes. Dès lors, au début de l'hiver, il n'est pas rare que se succèdent les flocons : lorsque nous changeons enfin de saison, le coton cède le pas à la neige.

» Pourtant, tout le monde vous le dira : Chesstomb n'est pas caractérisée uniquement par son architecture ou par sa lignée de médecins et de scientifiques. Ni même par ces nuages de coton qui envahissent la ville, quoique ceux-ci soient indéfectiblement liés à la chose que je vais évoquer.

Mr Milton laissa planer un silence, et reprit d'une voix grave :

— C'est par son cimetière qu'elle trouve son cadre, son identité, son origine la plus profonde, même, sa racine, voyez-vous... et peut-être même son mal le plus enfoui.

» Autrefois, c'est-à-dire il y a plus de cent cinquante ans, vous n'auriez vu ici qu'un immense champ de coton. C'est au révérend

⁷ Dont, selon toute vraisemblance, le fameux *Christian Science Monitor*, déjà cité, et de source sûre le *Massachusetts Scientific Chronicle* (cf. les articles de C. Wade). (Nd)M)

Dwight Kingsley Blackmore et à sa communauté, les Everelord, que l'on doit ça. Ils s'étaient mis dans l'idée d'en faire pousser malgré l'aridité du climat. L'expérience n'a duré qu'une saison. Le coton a certes bien poussé sur ces terres. Mais n'importe quel agriculteur vous le dira : il est impossible d'en cultiver sur le long terme, les hivers sont trop rudes. Pourtant Dwight Kingsley Blackmore ne s'avoua pas vaincu et fit de ce lieu une plaque de transit du coton venu des États du Sud, à destination de l'Europe.

» L'idée d'exportation du coton du révérend n'a été reprise que dans les années 1960, et maintenant ce sont de grands entrepôts situés plus loin quand vous allez vers Providence qui abritent les balles en partance pour le vieux continent. Les conteneurs partent à deux saisons différentes, et, puisque les portes des entrepôts sont souvent ouvertes, le vent rabat les flocons de coton par ici.

Joey Milton se balançait dans son rocking-chair et but une gorgée de bière. Il portait un pantalon et une chemise en velours côtelé couleur vert-de-gris et, pour se protéger du froid, une veste de chasseur sans manches, couverte de poches.

La lumière mordorée de la fin d'après-midi allongeait les ombres, les bleuisant, et jouait sur son verre en reflets de miel. Comme pour illustrer son propos, le vent tourna et rabattit dans l'air une nuée de flocons filandreux. L'odeur de l'herbe coupée – la dernière tonte avant l'hiver – montait aux narines, et au loin on entendait les tondeuses ronronner.

— C'est magnifique ! m'enthousiasmai-je.

— Oui, c'est ça, l'été indien, ici. Chesstomb aurait pu naître précisément dans cette ambiance paisible et dans la douceur de la communauté protestante du révérend Dwight Kingsley Blackmore. C'est hélas dans le sang, l'horreur et la désolation qu'elle a vu le jour.

Mr Milton sourit, se leva, et ses os grincèrent autant que son fauteuil.

— Amélia, veux-tu m'apporter mon manuscrit, s'il te plaît ? héla-t-il à travers la moustiquaire.

Mrs Milton revint avec un paquet de feuilles soigneusement rangées dans une boîte en carton noir.

Extrait des notes dactylographiées de Joey Milton entreprises pour une histoire de la ville de Chesstomb⁸

1. *Dwight Kingsley Blackmore et les Everelord*

La ville de Chesstomb, son nom, son destin, trouve son origine en 1803 (dans les mêmes dates que la bataille de Gettysburg, qui aurait lieu soixante ans plus tard) dans les jours du 1^{er} au 3 juillet, lorsque toute la communauté protestante des Everelord fut massacrée de la manière la plus atroce qui soit lors d'une partie d'échecs.

La guerre d'Indépendance avait pris fin vingt ans auparavant, et le massacre de Boston⁹ était encore dans les mémoires. Les colons s'installaient dans les villes ou cherchaient dans les champs un endroit où vivre en paix. C'était le cas de la communauté des Everelord du révérend Dwight Kingsley Blackmore, une congrégation pieuse et pacifique d'une quinzaine de familles. Seize, afin de faire preuve d'exactitude, et parce que ce détail est important.

Dwight K. Blackmore¹⁰ était un homme doux et charismatique, un mystique illuminé pour ses détracteurs, un humaniste pour ses admirateurs. Il existe peu de traces de son parcours. Savant et érudit, il aurait fait deux fois la traversée entre l'Angleterre et la Nouvelle-Angleterre, et aurait parcouru l'Europe avant de s'installer et de fonder sa communauté.

L'histoire du Massachusetts est liée à la religion et à l'émergence des différentes communautés protestantes et puritaines¹¹. Celle des Everelord était connue pour sa tolérance à l'égard des Noirs. Elle était une des seules à en compter dans sa communauté

8 Depuis longtemps Mr Milton envisage de réaliser une histoire complète de la ville de Chesstomb ; j'espère que l'insertion de ses notes permettra la réalisation de ce projet. Note de Shelby Williams (NdSW)

9 Le massacre de Boston eut lieu le 5 mars 1770. Il est un épisode de l'opposition entre les colonies britanniques en Amérique du Nord et la Grande-Bretagne. Cette opposition aboutira en 1775 à la Révolution américaine et à la guerre d'Indépendance. (NdJM)

10 Dwight Kingsley Blackmore est né en 1749 dans le Maine, et est mort le 1^{er} juillet 1803 dans le Massachusetts. Révérend, il est le fondateur des mouvements pacifistes de protestation contre la traite négrière qui aboutira au mouvement abolitionniste. (NdJM)

11 Voir pour cela le *Magnalia Christi Americana* (aussi appelé *The Glorious Works of Christ in America*), du révérend Cotton Mather (1663–1728). Mather, selon ses positions radicales, se serait très certainement opposé au révérend D. K. Blackmore, s'ils avaient vécu à la même période. (NdJM)

et à les traiter en égaux, ce qui lui valut d'être tenue à l'écart et bannie.

C'est en effet d'elle et du révérend Dwight K. Blackmore que l'abolitionniste William Lloyd Garrison s'inspirera dans les années 1830. Le choix de Blackmore de faire pousser du coton était symbolique : il s'insurgeait contre le traitement des Noirs dans les États du Sud. On pense que ce qui arriva à la communauté aurait été fomenté par des conspirateurs antiabolitionnistes dérangés par les convictions de Dwight Kingsley Blackmore.

2. La Chaux et la Faux

*Be careful little Man
Grow up proudly and with honor
Stay away, gentleman
From Lime and Mower¹²*

Dans cette même période sévissaient dans le Massachusetts de nombreuses troupes de vauriens et de bandits de grand chemin, qui pour échapper à la loi pouvaient former des communautés regroupant jusqu'à une centaine de malfaiteurs, tant et si bien que seule l'armée pouvait alors procéder à leur arrestation.

Ceux qui ont un peu étudié l'histoire du Massachusetts, ses us, coutumes et traditions, ont forcément croisé un jour les noms de « La Chaux » et de « La Faux ». Une expression encore employée par chez nous existe toujours pour effrayer les enfants turbulents : « Attention, tu vas finir entre La Chaux et La Faux. » C'était le nom respectif des deux bandes les plus redoutables d'alors¹³.

12 Comptine traditionnelle du Massachusetts : Méfie-toi petit homme / De grandir comme il faut / Écarte-toi gentilhomme / De La Chaux et La Faux. Traduction de B. Reginaldi.

13 Les bandes de Limeley et Mower sont à l'origine des grands cas de banditisme que verront naître les États-Unis dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Sans ces « précurseurs », on n'aurait certainement pas entendu parler du gang James-Younger, composé des frères James (dont le fameux Jesse) et des trois frères Younger (dont le fameux Cole), qui ont sévi dans le Missouri. Autre grande bande de criminels connus, celles des Régulateurs, à laquelle appartient Billy le Kid et Richard Brewer, qui déclenchèrent la « Guerre du Comté de Lincoln » vers 1878, et qui ne comptait pas moins d'une vingtaine de membres. Bande elle aussi influencée par celles de Limeley et Mower. Lors de leur procès, tous évoquèrent peu ou prou ces « grands-parents du crime » que furent Limeley et Mower. (NdJM)

La bande de La Chaux était tenue par un scélérat de la pire espèce, une brute nommée Harvey Borrow Limeley, surnommé le plus souvent « Borrow » ou « Borrow la Chaux ». Il avait donné ce nom de « la Chaux » à sa troupe car celui-ci était contenu dans son nom¹⁴. On peut trouver de lui un portrait au Muséum d'histoire afro-américaine de Boston. C'était un homme gros et gras au visage porcin, toujours mal rasé, et qui, selon les quelques témoignages qu'on en a eus lors de son procès, puait plus que son cheval.

Harvey Borrow Limeley et sa « compagnie » étaient réputés pour être une bande de violeurs sans scrupules s'adonnant aux pires sévices sexuels tant sur les femmes que sur les hommes, car on dit de Borrow qu'il était homosexuel. Une fois ses besoins les plus vils assouvis, Borrow « la Chaux » faisait enterrer ses victimes jusqu'au cou, ne laissant que la tête ressortir. Lui et sa bande s'amusaient ensuite à jeter au visage de leurs victimes des pelletées de chaux vive et les regardaient se tordre de douleur jusqu'à la mort.

La bande de Limeley transportait les sacs de chaux attachés à la selle de leurs chevaux, et pouvait être repérée de loin au nuage blanc qui l'enveloppait. À force, la poussière avait altéré et brûlé leurs traits, les rendant si effrayants que, lorsqu'ils apparaissaient quelque part, on les prenait pour une troupe de spectres tout droit sortis de l'enfer.

La grande bande rivale de celle de Borrow Limeley en ces temps difficiles fut incontestablement celle de Finnegan Mower. Celui-ci prétendait être un descendant de la noblesse anglaise et se faisait appeler « Sir Finnegan Mower ». Mower était surnommé « la Faux » en raison de son nom¹⁵. Si Finnegan Mower était l'égal de Borrow Limeley en matière de crimes, il était en revanche tout son contraire physique. Plus âgé, il avait les cheveux gris. Très grand, d'une maigreur extrême, il possédait un visage couleur de coing. Il portait un chapeau issu du XVIII^e siècle soudé au front, et ses yeux étaient si enfoncés dans son crâne qu'on aurait cru faire face à des trous noirs.

Certains de ceux qui survécurent à une rencontre avec lui dirent qu'on croyait voir un crâne desséché doué de parole. La

14 « Lime » signifie « chaux » en anglais. (NdT)

15 « Mower » signifie « la faux ». (NdT)

seule preuve que ce visage était vivant était une moustache et un bouc aristocratiques que Mower taillait chaque jour. D'apparence plus soignée que Limeley, il répandait dit-on un très fort parfum d'eau de Cologne, mais certains racontent encore que c'était pour masquer l'odeur de pourriture qui s'échappait de lui.

Finnegan Mower, qui fut exempté de guerre car décrété fou, était connu pour débiter ses opposants à la faux ou à la faucille de la manière la plus sanguinaire qui soit. On prétendait même que la silhouette de son cheval et celle de ses acolytes était reconnaissable à une lieue, à cause de la faux qui dépassait de la selle et qui battait l'air tel le balancier fou d'une pendule détraquée.

Finnegan Mower, passionné du jeu d'échecs, avait pour rituel de régler le sort de ses victimes par une partie.

Je fais un aparté ici, car il existe à propos du fameux échiquier de Finnegan Mower une étrange légende : on dit que Mower aurait obtenu son fameux jeu d'échecs du Diable lui-même et que le marbre en serait incassable. À de nombreuses reprises, en effet, certains membres de la bande à Mower virent des parties du plateau ou des pièces tomber de la selle et pourtant rester intactes.

Ce fameux échiquier serait lui-même très particulier, pour ce qui est de sa fabrication. On dit que l'ensemble du plateau était constitué de quatre plaques de quatorze pouces¹⁶ chacune et que les pions et pièces maîtresses étaient semblables à de petites statuettes. Mower tenait d'ailleurs tant à ce jeu et le poids en était tel qu'un cheval sans cavalier lui était entièrement dédié, et il ne fallait pas moins de quatre sacoches pour le ranger.

Mais là n'est pas le plus étrange. À la stupeur des membres de la bande à Mower qui purent le voir sortir son jeu à de nombreuses reprises, les pions et les figurines avaient pour prodige de ressembler aux adversaires qu'affrontait leur leader. C'est du moins ce qu'ils affirmèrent, même si on estime que nombre d'entre eux étaient trop imbibés d'alcool ou à moitié fous. Certains de ceux qui firent partie de la bande quasiment du début à sa fin soutenaient même que le visage de Finnegan Mower était véritablement sculpté sur l'une d'entre elles, un fou, pour être précis. Bien sûr, cela reste une légende invérifiée, car l'échiquier de Mower a finalement disparu.

16 Trente-cinq centimètres environ. (NdT)

Cette passion pour les échecs, il la partageait avec Harvey Borrow Limeley. Chose étonnante pour un scélérat, Limeley, pourtant analphabète, savait parfaitement bien jouer aux échecs. C'est cette passion commune et un hasard numérolgique qui scella la destinée des Everelord.

3. *Chesstomb*

Les bandes de Limeley et de Mower se croisèrent par hasard le 1^{er} juillet à la tombée de la nuit sur la colline où se trouve l'actuel cimetière de Chesstomb alors qu'elles faisaient toutes deux route vers Boston. C'est là que s'étaient implantés les Everelord.

La chaleur en cet été 1803 était accablante et, avec le coucher du soleil, le ciel avait pris une teinte rougeoyante de sang frais. Borrow et Limeley, s'ils n'avaient croisé les Everelord, se seraient à coup sûr massacrés l'un l'autre. Mais, plutôt que de décimer leurs troupes, Mower, en voyant cette congrégation qui comptait parmi elle des hommes et femmes noirs, décida d'agir autrement. Intrigué, il fit compter les familles, et seize furent dénombrées, pour un total de soixante-quatre personnes : exactement le même nombre que de cases sur un échiquier. Il n'en fallut pas plus pour Mower et son obsession pour décider du destin de la pauvre communauté pacifiste.

Certains des bandits qui ont témoigné lors de leur procès et qui ont assisté à la scène dirent que Dwight Blackmore tenta de persuader les deux hommes et leurs troupes de passer leur chemin et de laisser sa communauté en paix au nom du Seigneur Ressuscité. En guise de réponse, Finnegan Mower descendit de son cheval et, saisissant la faux à la selle de cuir, le décapita d'un coup en prononçant « Cheikh Met¹⁷ ». La tête du révérend roula dans les fourrés sous les yeux horrifiés de sa communauté tandis que son corps aspergeait de sang le sol du futur massacre¹⁸.

Les troupes de Limeley et Mower – plus d'une soixantaine d'hommes à elles deux réunies – tenaient les pauvres colons terrifiés

17 La formule nous provient de l'arabe et signifie « le roi est mort » ou « le vieux est mort ». C'est la formule consacrée des échecs, qui donnera en français : « échec et mat ». On note également une formule persane « Shah mat ». (NdT)

18 Certains membres de la bande affirmèrent d'ailleurs que la statuette du roi avait pris en cette occasion l'apparence des traits de Blackmore lui-même. (NdJM)

en respect avec leurs fusils. Refusant de se battre et de se défendre, les membres de la communauté étaient des agneaux face à des loups sanguinaires.

Limeley et Mower, au lieu de faire s'affronter leurs bandes, décidèrent que la victoire se jouerait en une partie d'échecs humains. Durant deux jours, sous la chaleur accablante de juillet et dans un climat de terreur absolue, ils obligèrent la communauté des Everelord à creuser les trous de leurs propres sépultures, qui étaient au final bien plus de véritables fosses communes.

C'est dans la nuit du 3 au 4 juillet qu'ils jouèrent leur partie. Limeley et Mower firent allumer de grands feux à intervalles réguliers entre les trous, et ces grands brasiers donnèrent une allure plus infernale encore aux événements.

À chaque coup perdu par l'un ou par l'autre, une des familles était tuée selon le rituel du gagnant. Dès lors, les membres de la communauté purent voir dans une horreur absolue leurs amis, leurs proches, les uns débités sous leurs yeux à la faux, les autres violés, torturés puis enterrés et brûlés vivants à la chaux vive.

Ce fut Mower qui gagna la partie, et le reste de la communauté fut donc massacré à la faux et à la faucille. Un des membres de la troupe de « La Chaux » qui resta suffisamment longtemps en vie pour raconter les atrocités de cette nuit-là, lors du procès fait à Limeley, avoua lui-même avoir été tourmenté par autant de cruauté et de barbarie. Il évoqua le massacre final en termes de « cauchemar infernal ». Des membres humains volaient en tous sens dans un déluge de sang sur fond de flammes immenses et de hurlements de démence. Hommes, femmes, enfants étaient découpés membre par membre à la faux avec plus ou moins de cruauté, affirma le témoin, les uns devant les yeux des autres.

Les hommes de Mower étaient comme fous, mutilant certains et les laissant se vider de leur sang. Dans le carnage de cette nuit, « toutes les horreurs semblaient possibles » (ce furent les mots de l'homme au procès). Au petit matin il restait encore des survivants, ceux qui n'avaient perdu qu'une main ou un pied, ou seulement quelques lambeaux de chair – « des Blancs tout autant que des Noirs », précisa l'homme. Ils furent enterrés vivants sous la chaux vive par les hommes de Limeley.

C'est de ce massacre de la communauté des Everelord du révérend Dwight K. Blackmore qu'est née notre ville. C'est de ces tombes¹⁹ issues d'une partie d'échecs²⁰ qu'elle tient son nom.

Notes personnelles de Shelby Williams prises pour préciser sa chronique

— Depuis son origine, et régulièrement, Chesstomb est marquée par un destin funeste et macabre. Le massacre de la pauvre famille Sheldon en est un exemple, mais il n'en est hélas pas le seul, poursuivit Joey Milton.

Il avala une gorgée de bière, rangea ses pages dactylographiées dans sa boîte, et regarda au loin vers l'autre partie de la ville. Les bâtisses gothiques en granite et blotties en grappes noires ressortaient dans la pâleur du ciel. Ici, le vent balayait même les couleurs du ciel, qui avait du mal à rester bleu.

— Un moment on a voulu rebaptiser la ville « Granite Rock », car le sol par ici recèle un gisement de cette roche. C'est pour ça que les maisons de la partie la plus ancienne de la ville sont toutes faites de cette pierre noirâtre. Mais cela n'a pas été possible.

Joey Milton tourna le regard. La maison des Sheldon se trouvait plus loin dans l'avenue, à une centaine de mètres. En bois blanc, elle ressemblait à ces quelques habitations neuves mais isolées de la ville. Elle était entourée par une vaste étendue de gazon jauni, et on apercevait ses fenêtres sombres ; de là où nous étions, la maison autrefois habitée avait un air triste.

— C'est moi qui ai entendu les bruits et les cris, indiqua Mr Milton. Le vent les rabattait. Hélas, le temps que je prévienne la police, tout était déjà terminé. (Son regard resta posé sur la maison des Sheldon :) Pourquoi eux, bon sang, pourquoi ?

Une larme perla à son œil.

— C'est le vent, me dit-il.

Mais je savais que c'était faux.

— Le seul membre restant de la famille, c'est la grand-mère, Elizabeth Quincey, mais tout le monde la connaît plutôt sous le nom d'Elizabeth Sheldon, ajouta-t-il, le regard perdu dans ses souvenirs.

19 Tomb. (NdT)

20 Chess (NdT)

Quelque chose me laissait comprendre qu'il avait bien connu cette femme. Peut-être même en avait-il été amoureux, autrefois.

— Elle ne vit plus à Chesstomb depuis plus de dix ans, on l'a pour ainsi dire « chassée » de la ville. Elle est installée à Providence, maintenant. Je vous donnerai son adresse si vous le désirez... Et n'hésitez pas à revenir me voir si vous souhaitez d'autres détails.

Chronique de Shelby Williams

Samuel Mac Milan achetait des comprimés de charbon pour son épouse lorsque la radio de sa voiture crépita. Le ciel avait une teinte crayeuse et le vent rabattait une brume spongieuse dans les rues de Chesstomb. Les automobiles circulaient doucement, phares allumés. Leurs lumières diaphanes formaient des halos fantomatiques, évoquant des lucioles perdues. La radio crépita encore.

— Bon sang, James, vous pouvez décrocher ! héla Mac Milan à l'adresse de son jeune adjoint.

Emmitoufflé dans une épaisse parka grise et les mains obstruées par des gants en cuir, James Hendricks décrocha le micro de la C.B. et répondit.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Mac Milan en s'engouffrant dans l'habitacle chauffé de leur voiture de fonction, une vieille Dodge Charger noire de 1969 qu'il chérissait comme un fétichiste et dont il ne se serait séparé pour rien au monde.

— Il faut qu'on passe au cimetière, c'est la tombe de Terry, c'est urgent.

On était au lendemain de la découverte des corps des Sheldon. La ville était encore en proie à une sorte d'hystérie latente et de tension électrique. Lorsqu'ils arrivèrent au cimetière, une foule de gens se pressait là, et il y avait même quelques journalistes.

— Hendricks, vous me faites dégager tout ce monde en vitesse et en douceur, compris ?

James Hendricks hochait la tête et commença à s'approcher de la foule et à s'adresser à elle.

Plus haut sur la déclivité, entre les chênes centenaires et les sapins dispersés, se tenait Théodore – « Ted » – Mulligan et Larry Feldman, les deux fossoyeurs de Chesstomb. Appuyés chacun sur sa pelle, ils attendirent que le shérif soit à leur hauteur pour le saluer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Mac Milan.

Mais déjà il voyait le trou béant là où s'était trouvée la sépulture de Terrence Sheldon. La terre était retournée et le cercueil éventré gisait en plusieurs morceaux dans le trou et autour de la tombe.

— Bon sang de bonsoir, c'est la tombe de Terry ? Profanation ?

Les deux fossoyeurs s'adressèrent un regard mutuel puis, avec une moue sceptique, Ted rétorqua :

— Shérif, c'est bien pire qu'une profanation. Le corps de Terrence Sheldon a été tout bonnement exhumé.

— Oui, on a tiré son cadavre du cercueil, confirma Larry Feldman.

— Et le corps, donc, où est-il ?

La brume rampait entre les tombes et les arbres, et s'accrochait comme un serpent à leurs chaussures.

— Ah ça..., firent les deux fossoyeurs en haussant les épaules.

— Et ça s'est produit quand ? Aujourd'hui, hier ?

— Ça doit remonter à avant-hier.

— La veille du massacre du reste de la famille ?

— Oui, la terre a eu le temps de geler à nouveau.

— Et vous ne l'avez découvert qu'aujourd'hui ?

Ted et Larry se jetèrent un regard et soupirèrent.

— Shérif, nous ne sommes que des employés municipaux, pas les gardiens du cimetière. On vient ici une fois par semaine, et c'est déjà beaucoup pour ce que nous sommes payés.

— Et pas de trace du corps de Terrence Sheldon ?

— Shérif, dit Larry, vous croyez que ça nous amuserait de vous dissimuler ce genre de détail ?

Hendricks les rejoignit, se tapant dans les mains pour se réchauffer. L'haleine des hommes rassemblés là formait un nuage de vapeur devant leur bouche.

— Terrain dégagé, chef, indiqua-t-il.

— Hendricks, je veux des photos. Et vous me lancez tout de suite des recherches pour le corps de Terrence Sheldon. Il a disparu.

— Mais nous ne sommes que cinq.
— Engagez des volontaires. Je suis sûr qu'il y en aura.
— Par ce froid et ce temps ? objecta le jeune officier.
— J'm'en fous... ! aboya Mac Milan.
— Vous voulez que j'interroge des gens ? Dans ceux que j'ai éloignés, certains paraissaient avoir un avis sur l'événement.

— Les avis, Hendricks, c'est comme les trous du cul, tout le monde en a un. Mais si par hasard un témoignage vous semble plus convaincant qu'un autre, si quelqu'un a ne serait-ce qu'aperçu une ombre dans le cimetière, foncez, compris ?

— Compris. (Hendricks hésita.) Euh, chef, j'ai déjà eu un appel..., commença-t-il, gêné.

Il regardait ses chaussures – des rangers fourrées – et avait rabattu la capuche bordée de fourrure de sa parka sur sa tête.

— Un appel de Roberta Motherwell..., murmura-t-il.

Roberta Motherwell, surnommée « Bertha » par les mauvaises langues, avait de mémoire policière une réputation spéciale – et le shérif Mac Milan pouvait en donner les raisons – et ce depuis l'accident de son enfant, le petit Jonah. Si bien que, si son témoignage devait être pris en compte, il n'en serait pas moins réévalué, car on disait que depuis « l'accident » Roberta Motherwell n'avait plus toute sa tête.

— Bertha ? interrogea Mac Milan en fronçant les sourcils.

— Oui, je sais ce que vous allez dire, shérif, mais tout de même... est-ce que je prends sa déposition ? demanda Hendricks.

— Si elle vous raconte une histoire de morceau de faïence retrouvé coincé dans la gorge de quelqu'un, son mari par exemple, vous invalidez tout ce qu'elle dit, compris ? fulmina Mac Milan.

De retour au bureau, Mac Milan passa une dizaine de coups de téléphone. Lorsqu'il eut terminé, il s'effondra dans son fauteuil et se prit une tasse de café chaud. Les vitres étaient tellement embuées qu'on aurait dit que du papier calque était posé dessus. Il soupira, et Hendricks, qui n'avait depuis son retour pipé mot, se rapprocha.

— Chef, je sais que c'est insensé, mais..., confia-t-il.

— Mais quoi ?

— Voilà une semaine, un étranger est arrivé en ville. Je me suis renseigné, il se nomme Halsey, il loge au *Gratte-Papier*, et il a hérité de Myseri. (Hendricks hésita encore.) Shérif, ce nom, « Halsey », ça ne vous rappelle rien ?

— Bien sûr que si. Albert Halsey, mais il est décédé.

— Non, je ne voulais pas parler de cela...

Mac Milan leva un sourcil perplexe.

— West. L'affaire West dans les années vingt, expliqua Hendricks. Le cimetière de Chesstomb avait aussi été profané, souvenez-vous. Et il n'y avait pas eu que ça comme histoires...

— On a raconté tant de choses...

— Mais tout de même, quelqu'un hérite de la maison et, une semaine plus tard, une tuerie des plus atroces, et maintenant la tombe..., s'emballa le jeune homme. Ça ne vous paraît pas bizarre ?

— Vous pensez que ce n'est pas une coïncidence, Hendricks ?

— Je ne sais pas, Shérif...

— Vous avez commencé à enquêter, alors, puisque vous savez déjà tout cela ? Vous voudriez qu'on aille interroger ce Halsey, qu'on aille voir par nous-mêmes Myseri ?

— Je ne sais pas... C'est une piste, en tout cas, lança Hendricks, convaincu.

Fragment de lettre de Shelby Williams à son épouse Catherine Williams

Ma Cath,

Si tu suis ma chronique au fur et à mesure que je te l'envoie, alors certaines questions susciteront ta curiosité.

À première vue, et moi-même j'ai failli succomber à cette vision, Samuel Mac Milan passera certainement pour un mufler misogyne détestant Roberta Motherwell pour nombre de gens, si l'on ne connaît pas les détails de l'histoire. Pour le moment je ne les ai pas en ma possession, mais James Hendricks m'a affirmé qu'il me raconterait tout cela et que je comprendrais alors bien mieux.

C'est d'ailleurs avec Mrs et Mr Motherwell que j'ai rendez-vous demain, pour entendre ce qu'elle peut me dire sur l'affaire des Sheldon.

Hasard, au gré de mes lectures et recherches, j'ai trouvé dans un des journaux de la ville un petit encart surprenant et qui concerne Mrs Motherwell.

Encart de journal du *Monthly Chesstomb* de juillet 1990

Cette année encore, notre concitoyenne Roberta Motherwell s'est distinguée par l'excellence de sa pâtisserie. Devenue experte ces dernières années dans la fabrication de gâteaux à base de farine de sarrasin, elle a remporté pour la cinquième année consécutive le concours de pâtisserie au blé noir. Notre maire Oliver Covertry a décidé de lui décerner une distinction spéciale : cette année Mrs Motherwell est consacrée « reine du blé noir ». Devant notre photographe, Roberta arbore sa couronne avec fierté.

Chronique de Shelby Williams

— J'ai toujours aimé les Sheldon, déclara Roberta Motherwell dans un sourire qui étira son maquillage outrancier, son corps obèse enfoncé dans un canapé en cuir, une tasse de thé brûlant à la main, dans lequel elle avait mis quatre sucres.

— Oh, ils avaient des filles adorables, renchérit Buster Motherwell, un homme corpulent, aux cheveux poivre et sel, une tasse pour sa part de café dans les mains. Et le petit Paul, un petit garnement bien mignon lui aussi, plein de vie, poursuivit-il. Vous pouvez me croire, tout le monde ici a été désolé de ce qui est arrivé à Terry. Tout le monde l'aimait. On le voyait tous les dimanches à l'office de huit heures, ensuite il s'en allait dans les bois à la Sapinière.

— Et leurs filles... oh, les adorables poupées. Fanny surtout, la grande, elle chantait divinement bien à l'office. Quelle tragédie, Seigneur, quelle tragédie..., se lamenta Roberta, et elle se signa.

Leur maison avait cet air coquet et surchargé des gens peu cultivés. Le salon entier ne comptait pas moins de cinq grands miroirs ouvragés, et un peu partout sur les meubles s'entassaient des collections de chiens en faïence. Roberta sourit de manière embarrassée et rougit.

— Soyez indulgent dans votre chronique avec les gens de la province, Mr Williams...

Il y eut un long silence, pendant lequel Roberta Motherwell regarda ses pantoufles.

— Nous avons perdu notre fils alors qu'il n'avait que dix ans, souffla-t-elle, la gorge serrée. Il adorait ce genre de bibelots, et depuis...

Il y eut un autre long silence embarrassé. Roberta et Buster Motherwell se trémoussèrent sur le canapé. Puis, serrant sa main, Buster intima à son épouse de raconter son histoire.

— C'est vrai vous n'êtes pas venu ici pour entendre cela, se reprit-elle. (Elle se leva, alla à la fenêtre, et écarta un rideau ouvragé.) Ce que j'ai vu s'est passé là, expliqua-t-elle en pointant le doigt. Juste devant cette fenêtre, sur le chemin, là. Je l'ai vu le matin même où ces pauvres enfants et cette pauvre Deborah sont morts.

— J'étais dans ma cuisine à me préparer le petit déjeuner. J'avais fait frire des tranches de bacon, et j'ai regardé le jardin par la fenêtre de la cuisine. Tout était gelé, dehors, malgré le grand soleil. La pelouse presque blanche luisait et brillait. On aurait cru voir des milliers de petits diamants.

» Il devait être 8 h 10. J'ai posé ma poêle et je suis venue dans le salon pour vérifier la température. Buster... (Elle revint vers son mari et s'assit à côté de lui sur le canapé.)... était déjà parti depuis une heure, et je me demandais s'il s'était assez couvert. Je me suis approchée de la fenêtre et j'ai écarté le rideau pour jeter un coup d'œil au thermomètre. C'est alors que je l'ai vu.

» Au début j'ai cru à un promeneur égaré, car il n'y a rien ici à part le grand champ de sarrasin de l'autre côté, et le chemin ne mène qu'aux bois. Le soleil m'aveuglait. Des fibres de coton volaient dans la lumière. Alors j'ai plissé les yeux pour mieux voir qui cela pouvait être. Dans le contre-jour, je n'ai vu qu'une silhouette noire qui déambulait. Elle avançait lentement. On aurait dit une âme en peine, et je crois bien me souvenir qu'elle claudiquait. Elle traînait quelque chose au bout de la main. C'était gros et ça semblait peser lourd.

» À un moment la silhouette est passée dans l'ombre, et c'est là que j'ai reconnu les habits. Oh, il n'y en a pas deux à Chesstomb qui soient habillés de la sorte et, si nous avons beaucoup de bûcherons par chez nous, il n'y en a qu'un seul qui avait toujours sur la tête sa casquette des Redsocks. Je l'ai reconnu à ça. La casquette.

» Terrence Sheldon ! C'était Terrence Sheldon, je peux le jurer devant Dieu !

Roberta marqua un temps d'arrêt, me dévisagea, et elle se signa à nouveau.

— Aussi vrai que le Christ est ressuscité, c'était Terry Sheldon qui déambulait sur le chemin ! J'ai plaqué mes mains devant ma bouche et je me suis mise à trembler de tout mon corps. Oh ! seigneur Dieu ! Terry Sheldon en chair et en os ! Je l'ai regardé déambuler sur le chemin et s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le bois.

» Je n'ai pas bougé de ma fenêtre pendant un bon quart d'heure tellement j'étais terrifiée. Je claquais des dents et j'étais frigorifiée. Je ne parvenais pas à y croire. Nous avons enterré Terrence Sheldon il y a si peu de temps. Je m'étais même recueillie devant son corps lors de la veillée. Mais c'était bien ce même homme que j'ai vu ce matin-là marcher sur le chemin, là juste devant la maison, à peine à vingt mètres. Je tremblais tant que j'ai eu du mal à saisir le téléphone, pour appeler Buster à son bureau.

— Je travaille à la poste de Chesstomb, je suis conseiller financier, précisa-t-il. Quand j'ai eu Roberta au téléphone j'ai pensé qu'elle avait eu une hallucination. Vous pouvez me croire, c'est la première fois que je suis rentré aussi vite à la maison. Lorsque j'ai trouvé Roberta, elle était prostrée, ici, sur le canapé. Elle fixait la fenêtre d'un air terrifié et ne cessait de répéter : « J'ai vu Terrence Sheldon, j'ai vu Terry Sheldon ! » J'avoue m'être demandé si ma femme n'avait pas perdu la raison, continua-t-il avant de se pencher sur sa femme et de l'embrasser sur la joue. Hein, Berthie.

— Je ne suis pas folle, Buster, je sais ce que j'ai vu, je le jure devant Dieu Tout-Puissant. J'ai vu Terrence Sheldon qui marchait sur le chemin. Et puis il a disparu.

— Si les morts sortent de leur tombe et se mettent à marcher..., prononça sentencieusement Buster Motherwell, dans un reniflement et un haussement d'épaules.

Roberta lui lança un regard noir, et un long silence s'ensuivit. Au-dehors, on entendait le vent souffler. Il rabattait des flocons de coton dans l'air.

— Deux heures plus tard, conclut Buster, nous avons appris que les Sheldon avaient été assassinés.

Roberta Motherwell me raccompagna à la porte de sa maison. Elle avait passé un châle sur ses épaules. Machinalement, je regardai le chemin terreux où était censé être passé Terrence Sheldon. C'était un chemin tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. La terre grasse et noire avait gelé et brillait légèrement. Les fourrés bordant le champ de blé vide et moissonné depuis longtemps formaient des touffes verdâtres, presque grises.

— Passez donc à mon magasin, *Le Nez des cartes*, m'invita-t-elle en me prenant le bras. Je vous parlerai d'Elizabeth Sheldon. Nous avons tenu le magasin toutes les deux un temps, avant que... (Elle se tut et baissa les yeux vers ses pantoufles.) Eh bien, si vous passez, cela me fera une occasion d'en parler...

Pour découvrir la suite de Chesstomb et commander le roman, [suivez le guide](#).